

Spiritualité cistercienne

(suite)

Dans une série de remarques préalables, nous avons vu que la spiritualité cistercienne s'est exprimée dans toute une efflorescence littéraire, qui a surgi dans le courant du XII^e siècle et a débordé largement sur le XIII^e.

Toute efflorescence s'enracine dans un certain humus dont elle tire sa vitalité, sa spécificité : elle n'est telle que parce qu'elle est nourrie de telle sève bien précise. C'est dire qu'après avoir survolé toute cette efflorescence cistercienne, nous avons à remonter au-delà et à nous attacher à analyser cet humus où elle a pris racine : en clair, parler de la fondation de Cîteaux qui en fut les semailles peineuses, et, au-delà encore, situer cette fondation dans le renouveau monastique plus général de la fin du XI^e siècle dont elle est un élément, replacer ce renouveau lui-même dans l'Église du temps qui connaît alors une de ses plus importantes réformes, la réforme grégorienne, et enfin silhouetter ce monde nouveau qui apparaît à la fin du X^e siècle et au courant du XI^e siècle, permettant ce printemps religieux où Cîteaux va germer, croître et fleurir... Tout s'enchaîne et s'explique par ces imbrications successives.

Le monde où Cîteaux voit le jour

Un monde nouveau

La fin du XI^e siècle marque l'apogée de tout un renouveau, dont on a senti les premiers frémissements à la fin du X^e siècle après les dernières invasions, et qui s'est manifesté ouvertement au cours de ce XI^e siècle. Il s'agit là d'une des plus grandes mutations de la société, aux plans démographique, économique, social, politique et culturel, qui va donner à l'Occident un nouveau visage... Évidemment, la société religieuse participe à ce renouveau, autant comme agent efficace que comme heureux bénéficiaire : le XII^e siècle, comme on a dit, sera un véritable « printemps religieux », épanouissement de la réforme dite grégorienne, l'une des deux ou trois grandes réformes qu'a connues l'Église.

L'Église en réforme

À l'origine même de cette réforme se trouve une création monastique : Cluny, vers 910, qui au sortir des « siècles de fer » (Baronius), va arracher l'ordre monastique du pouvoir des laïcs et lui donner une impulsion vigoureuse, aboutissant à un redressement spectaculaire. En témoigne le mouvement monastique en Italie dans la première moitié du XI^e siècle : Romuald, ancien clunisien, fonde Camaldoli en 1012 ; autre clunisien, Jean Gualbert, après un séjour à Camaldoli, fonde Vallombreuse en 1039 ; Pierre Damien, lui, sera ermite à Fonte Avellana en Toscane, avant d'être amené à une activité réformatrice plus large. L'exemple de ce dernier montre bien que cet essor monastique va entraîner toute l'Église, en particulier par l'action des clunisiens devenus papes : ce sera le cas tout spécialement de Hildebrand. Ce Toscan, d'abord moine peut-être à Cluny

même, puis personnage romain important, enfin pape de 1073 à 1085, un des plus grands pontifes de l'histoire : saint Grégoire VII. La réforme en gardera le nom, et restera célèbre la fameuse *Querelle des Investitures* (1075-1122), entre le pape et l'empereur germanique, Henri IV. À cette querelle mettra fin le concordat de Worms sous le pape Calixte II, ce pape franc-comtois, Guy de Bourgogne, qui, notons-le déjà, favorisa le premier essor de l'ordre de Cîteaux. « *L'Église était tombée aux mains des laïcs* » a-t-on dit, plus précisément aux mains des princes, des empereurs aux petits seigneurs. Ceux-ci se réservaient le droit d'attribuer à prix d'argent les charges ecclésiastiques, même au plus haut niveau, à qui leur semblait bon, souvent à leurs créatures. Cette interpénétration du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel n'allait pas sans abus graves de toutes sortes. Sous l'impulsion de grands prélats, comme Hildebrand, l'Église prenait conscience de cette situation contraire à l'Évangile et s'engageait résolument, par l'action des légats, des conciles, à réformer ces abus, avec le plus souvent l'appui enthousiaste des masses populaires : revendication d'autonomie par la distinction des deux pouvoirs ; insistance sur la charge ecclésiastique comme service de pauvreté désintéressée, source d'indépendance et de liberté ; redressement moral et spirituel des clercs ; mesures administratives et disciplinaires... À partir de là va se manifester la renaissance des XI^e et XII^e siècles, avec l'apparition de la chrétienté latine, mais aussi le monopole du clergé sur les affaires d'une Église devenue une organisation hiérarchique, les laïcs étant renvoyés à leurs tâches temporelles. Sur certains points essentiels comme la valorisation de l'épiscopat, l'action ecclésiastique de saint Bernard se situera dans le droit fil de cette réforme grégorienne. Sur d'autres points, par contre, d'inspiration nettement clunisienne, comme l'excessive centralisation romaine, l'abbé de Clairvaux marquera des réticences.

Renouveau monastique

L'élan ainsi donné par Cluny à toute l'Église allait être tel que, paradoxalement, il se retourna contre la célèbre abbaye elle-même, ou du moins contre le système monastique qu'elle représentait. Ce n'est pas qu'il comportât des abus graves, mais ce système perdit la confiance de beaucoup qui n'y voyaient plus de correspondance avec les exigences profondes du monachisme. Cluny présentait un ordre puissant, organisé, centralisé, très régulier, prestigieux par sa culture et son art. On ne lui reprochait aucun relâchement, mais on critiquait sa puissance et sa richesse, jugées peu évangéliques et cause d'enlisement dans les affaires temporelles ; sa forte centralisation, son autoritarisme abusif étaient tenus comme ne favorisant pas la liberté spirituelle ; son mode de vie même, marqué par un excessif développement liturgique, devenu l'occupation première, sinon unique, par des offices très longs ne laissant plus de place au travail manuel, par des ressources tirées de l'autel, des dîmes, des revenus divers, semblait plus clérical et féodal que vraiment monastique. Une insatisfaction se fait jour, se manifestant moins en paroles et en écrits, du moins au départ, que par l'apparition de phénomènes imprévus : ce fut surtout, en cette fin du XI^e siècle, un renouveau de l'érémisme. Celui-ci va fortement appuyer deux notes principales : une solitude réelle, en se marginalisant par rapport à la société féodale et en se retirant dans des endroits écartés : forêts, marécages, landes..., une pauvreté vraie, marquée par une vie rude, trouvant sa subsistance par le travail manuel. Ces « pauvres du Christ » s'engagent ainsi dans une contestation radicale du monachisme existant comme du clergé relâché et corrompu d'alors, non sans abus et ambiguïtés, non sans aberrations et anarchie dangereuse, porteurs pourtant d'un réel levain évangélique, selon la parole de saint Jérôme : « *suivre nu le Christ nu* ». C'est dire que ces émergences neuves soulèveront hésitations, inquiétudes et même vives polémiques.

Ainsi donc en ce XI^e siècle finissant, apparaissent de tous côtés de multiples fondations nouvelles, suivant la plupart du temps la même séquence : l'ermite isolé, souvent pérégrinant ; puis une colonie d'ermites ; enfin un « nouveau monastère »... Il y eut, semble-t-il, une masse considérable d'échecs qui sont restés inconnus... D'autres ne réussirent qu'imparfaitement, soit qu'ils végètent longtemps avant extinction, soit qu'ils retournent aux usages clunisiens traditionnels dont ils avaient pourtant voulu se démarquer, soit qu'ils se fassent incorporer à un Ordre en expansion comme Cîteaux. L'ouest de la France fut particulièrement fécond, « *devenu comme une autre Égypte* » dit la *Vie de Bernard de Tiron* : de 1090 à 1110, citons : Vital, fondateur de Savigny près de Mortain en La Trappe ; Bernard, fondateur de Tiron près de Nogent dans le Perche ; Raoul de la Futaie, fondateur de Saint-Sulpice-la-Forêt près de Rennes en Bretagne ; Robert d'Arbrissel, fondateur de La Roë aux confins du Maine, de l'Anjou et de la Bretagne ; Étienne de Muret, fondateur de l'ordre de Grandmont près de Limoges en 1076. Mais c'est aussi ailleurs Anthéonor dans les Vosges vers 1085 ; Pierre de l'Étoile à Fontgombault dans le Berry vers 1091 ; Géraud en Guyenne vers 1079 à la Sauve-Majeure... Peu passeront les siècles ; nommons-en trois, dont deux subsistent encore aujourd'hui : en 1101, Robert d'Arbrissel, déjà fondateur de La Roë, après une période d'errance et de prédication, fonde Fontevault, près de Saumur, qui eut ses heures de gloire sous les Plantagenêts, mais disparut à la Révolution française ; en 1084, Bruno, après avoir longtemps cherché sa voie, fonde la Chartreuse ; en 1098, Robert et ses compagnons, après l'essai non décisif de Molesme en 1075, fondent le « nouveau monastère » qui deviendra Cîteaux.

Réformes canoniales

Parallèlement à cette efflorescence monastique, un renouveau atteignait aussi l'ordre canonial. L'antique institution de ces clercs regroupés autour des cathédrales ou des collégiales dans une certaine vie commune où l'on retrouvait bien des usages monastiques, et qui avait formé un clergé sérieux et efficace, pépinières de grands évêques, avait vu sa situation se dégrader, parfois de façon scandaleuse. Les efforts de Hildebrand se heurtèrent là à une forte résistance. Les difficultés même de la réforme à ce niveau provoquèrent la naissance des chanoines réguliers, un peu à mi-chemin entre les chapitres des chanoines séculiers et les monastères de moines. Se référant à saint Augustin et non à saint Benoît, ils adoptèrent cependant bien des usages monastiques, mais sans la solitude, et en assumant des tâches pastorales et éducatives... À côté des Victorins de Paris, par exemple, les plus connus furent les Prémontrés que fonda Norbert près de Laon en 1120, et qui se développèrent rapidement, assez parallèlement aux cisterciens auxquels ils avaient emprunté nombre de coutumes. Saint Bernard eut beaucoup de liens avec les chanoines réguliers qui lui apportèrent une aide précieuse dans son activité ecclésiale.

Au sein de cette société en pleine mutation et renouvellement, au cœur de cette Église s'attachant hardiment à se réformer, porté par tout ce mouvement de renouveau monastique, Cîteaux va émerger, qui représente la réussite la plus spectaculaire de ces fondations de la fin du XI^e siècle jusqu'à éclipser Cluny elle-même, demeurant l'exemplaire le plus net de cette recherche tâtonnante d'une vie monastique plus fidèle à ses origines, à la fois solitaire et pauvre. ■

(à suivre)

Frère Hervé BRIAND
Abbaye Notre-Dame d'Accey